

## Souvenirs d'expatrié de Georges Blaha (suite)

Après l'affectation au Cameroun, j'allais entamer un séjour d'une vingtaine d'années au Cirad à Montpellier : m'occuper d'une installation personnelle (construction d'une villa avec ses sempiternels imprévus...) aussi bien que d'une implication professionnelle nouvelle et débordante qui sera le principal objet de ce troisième chapitre sur mes souvenirs. Mais ce long séjour métropolitain fut entrecoupé par un grand nombre de missions à l'étranger qui, encore à l'heure actuelle, en y resongeant, me ravit et m'enthousiasme.

*Mais avant tout, je tiens à remercier Nicole Pons pour m'avoir permis d'avoir accès au site Adac tout en me faisant bénéficier de son savoir-faire d'éditrice, critique mais raisonnée ; remerciements également à Francis Ganry, pour la mise en valeur sur le site de mes différents témoignages, textes et images ; enfin, ma très profonde gratitude à Jacques Chantereau pour ce qui est le plus contraignant, le travail en amont, consistant à la relecture assidue de souvenirs, bien que n'étant pas les siens, afin qu'ils soient exprimés le plus clairement et le plus correctement possible. Ma reconnaissance à eux trois.*

### Chapitre III : Séjour au centre Cirad de Montpellier

L'implantation à Montpellier d'un centre métropolitain regroupant les instituts de recherches en agronomie tropicale allait prendre forme à partir de 1970, après concertation, entre Jacques Alliot, à l'époque administrateur délégué du Groupement d'études et de recherches pour le développement de l'agronomie tropicale (Gerdat) et les autorités locales de la région Languedoc-Roussillon, si bien que l'inauguration des premiers bâtiments se réalisa quatre ans plus tard. Progressivement, une délocalisation sur le campus de Lavalette des centres de recherches implantés en région parisienne (Nogent-sur-Marne puis Maisons-Alfort) accompagnée d'un transfert de chercheurs venant des instituts « tropicalistes » allaient concourir à la transition entre Gerdat et Cirad, transition pleinement effective à partir de 1984.

Pour faciliter ma narration sur mon séjour au Cirad à Montpellier, de 1976 à 1996, je distingue quatre sous-chapitres correspondants à quatre grandes activités : « Serres », « Films », « Stagiaires » et « Echappées outre-mer », cette dernière activité ayant été pour moi exceptionnelle. Au cours de cette période montpelliéraine, parmi ces échappées outre-mer, qui furent particulièrement nombreuses et riches en découvertes, je distinguerai celles correspondantes à mes missions à l'étranger, professionnellement différentes de celles occasionnées par des conférences internationales ou des rencontres avec des collègues expatriés ou des chercheurs nationaux. Je ne manquerai pas de relater plus tard, en épilogue de mes souvenirs, ces séjours de courte durée que je qualifie aussi de privilégiés puisqu'ils m'ont permis de découvrir encore d'autres pays ou de retrouver des lieux déjà connus auparavant s'étant depuis bien transformés. Dans ce chapitre III, je n'évoquerai donc que mes séjours à l'étranger de plus ou moins longue durée, deux ou plusieurs semaines, la plupart ayant été des missions que je regrouperai dans la rubrique « Echappées outre-mer » avec des illustrations photographiques sur différents pays majoritairement producteurs de cacao, la Côte d'Ivoire (1978), le Mexique (1979), Cuba (1985,1987,1988), le Gabon (1982, 1989), São Tomé (1985,1990), les Philippines (1987) et l'Indonésie (1987, 1992).

#### Activité « Serres »

Le regroupement des différents instituts en agronomie tropicale à Montpellier et un rapatriement progressif de quelques-uns d'entre nous exigea un approvisionnement en matériel végétal indispensable pour une poursuite de nos recherches : en ce qui concernait l'IFCC (Institut français du café et du cacao), en plants de caféiers et en plants de cacaoyers, entreprise compliquée du fait qu'il s'agit de plantes pérennes. Cet approvisionnement allait nous occasionner beaucoup plus de travail et de préoccupations mais aussi de nombreux déboires et des frais supplémentaires imprévus.

Raoul Amédée Muller, à l'époque chef du service de phytopathologie de l'IFCC, se chargea d'un premier contingent de caféiers qu'il hébergea dans le garage de la villa qu'il louait à l'époque près de Lavalette... Je le rejoignis avant la date prévue pour ma mutation à Montpellier pour transférer les plants au Gerdat, sous une serre en plastique pour canne à sucre de l'IRAT, avec l'aide de Michèle Chatenet, assistante, et l'appui de Pierre Baudin, chef du service de phytopathologie de cet Institut de recherche en agronomie tropicale. A mon retour définitif, six mois plus tard (juillet 1976), il fallut contacter un serriste professionnel à Maurin (proche banlieue maraîchère de Montpellier) pour installer nos plants de caféiers dans une serre convenable en volume et en chauffage hivernal, l'humidité étant maintenue grâce à de grandes tentures en plastique amovibles. Les déplacements réguliers à Maurin entrèrent dans nos habitudes, au détriment des occupations de laboratoire (équipement progressif, programme de recherches à définir...) si bien que notre toute jeune assistante, Claude Hérial, se demandait en quoi aller bien pouvoir consister son travail exact de phytopathologie. Rassurez-vous, les années passant, la finalité et le volume de travail du laboratoire n'allaient cesser de se préciser et d'augmenter. En attendant, le régime de l'activité « serres » se poursuit de plus belle puisque, afin de diversifier l'embryon de collection de caféiers en notre possession, nous entamâmes une série de greffes avec Jacques Vianney-Liaud, retraité, mais qui avait dirigé à Madagascar la station de Kianjavato et travaillé sur des caféiers sylvestres sans caféine. Il fallait en effet prévoir des études sur les relations « hôte-parasite », les plus larges possibles, concernant la « rouille du caféier » (*Hemileia vastatrix*), maladie la plus préoccupante à l'époque pour les pays producteurs de café. La destruction des plants de *Coffea arabica* au Sri Lanka (ex-Ceylan) à partir de 1869, qui précéda la disparition totale de la caféiculture dans ce pays au début du XX<sup>e</sup> siècle à cause de cette maladie, était alors dans toutes les mémoires avec la crainte des pays producteurs, comme le Brésil et la Colombie, de subir le même sort. La position de Montpellier en dehors des zones de production permettait de telles confrontations hôtes-parasites avec la manipulation d'une gamme de « races » du parasite la plus large possible, mais aussi avec la possession d'une population de caféiers « plante-hôte » également la plus diversifiée possible. Des greffons furent prélevés au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, dans les serres du service du Professeur François Leroy, celui-ci, du reste, assez inquiet de notre intervention. Mais, grâce à la dextérité de Jacques Vianney-Liaud, il n'y eut aucune perte à la suite des prélèvements et des exemplaires rares furent reconstitués et purent rejoindre, au début des années 80, des serres enfin dignes de ce nom, au Gerdat à Lavalette (photos n° 1, 2, 3, 4, 5 et 6).

De nombreux étudiants africains et sud-américains (colombiens notamment) purent ainsi manipuler le parasite et effectuer des confrontations rouille-caféier sans risque pour l'environnement, avec l'aide appréciable et à temps plein de Daniel Bieysse, à l'époque assistant au laboratoire de phytopathologie de l'IFCC.

Au passage, je signale la tentative d'acclimatation de l'Arabica en plein champ à Cadarache : à l'origine de notre collaboration avec le CEA, des études d'absorption aux niveaux racinaire et foliaire de radioéléments chez le caféier par le service de radio-écologie, l'utilisation à volonté d'eau chaude à partir des réacteurs laissait supposer, grâce à un chauffage du sol, un départ et une adaptation extérieure progressive des caféiers, l'Arabica se développant d'habitude en altitude en Afrique. L'essai aurait pu déboucher, pourquoi pas, sur la création d'un « Petit Noir de Provence » ! Toutefois, le maintien sous tunnels en plastique en début de plantation allait, avec un trop fort confinement humide, entraîner une fumagine et des pourrissements rapides des jeunes plants, d'où l'abandon du projet en plein champ.

Pour le cacaoyer, au début, la démarche fut simple : elle consistait à posséder régulièrement des fèves fraîches de « cacaoyers tout venant Amelonado », en provenance de Côte d'Ivoire ou du Togo après accord des autorités africaines de ces deux pays. Avec l'obtention de semenceaux, des études de pathogénie comparées entre souches d'espèces différentes de *Phytophthora* du cacaoyer (agent de la pourriture brune des cabosses) devenaient possibles, et ceci après inoculation sur les différents organes de la plante (tiges, feuilles, racines).

Photo n° 1 :  
 Gerdat à Lavalette (1978).  
 Au centre, René Coste, alors  
 Directeur général de l'IFCC à  
 Paris, en visite à Montpellier et  
 en grande discussion dans les  
 serres à l'époque encore peu  
 propices pour des plantes  
 pérennes tropicales (à l'extrême  
 gauche, G. Blaha).



Photos n° 2 et 3 :  
 Gerdat à Lavalette (1978),  
 Prestation de Jean-Claude  
 Vincent (chef du laboratoire  
 de chimie-technologie de  
 l'IFCC à Montpellier) devant  
 Jean Braudeau (alors  
 directeur adjoint de l'IFCC à  
 Paris) assis à la droite de  
 René Coste, à l'occasion de  
 leur visite au Gerdat.



Photo n° 4 :  
Gerdat à Lavalette (1980).  
Plant de caféier Robusta en serre.



Photo n° 5 :  
Gerdat à Lavalette (1980).  
Plant de caféier Arabica dans une serre  
enfin mieux adaptée aux plantes  
pérennes tropicales.



Photo n° 6 :  
Gerdat à Lavalette (1980).  
Cacaoyers en serre, plants tout  
venant et différents clones.

Toujours ce même point fort du Gerdat, implanté à Montpellier, permettre, aussi bien sur cacaoyer que sur caféier, de telles études sur les relations hôte-parasite en dehors des zones de production.

En raison de l'impact mondial des *Phytophthora* sur les pertes de production en cacao (20 à 50 % de pertes annuelles selon les pays producteurs), nos techniques d'identification des isolats, par leurs critères spécifiques au niveau des fasciés morphologiques et plus encore au niveau de marqueurs génétiques (isozymes et profils de leurs allèles), allaient succéder aux études classiques de pathogénie somatique de plus en plus difficiles à réaliser par un manque de ravitaillement en fèves fraîches. Toutefois, des plants adultes de cacaoyers furent maintenus en serres mieux adaptées par une technique de brumisation – introduite par Daniel Byesse, bien qu'affecté à temps plein aux caféiers. Ce fut le cas de « clones élites » introduits à Montpellier grâce à la collaboration d'organismes de recherches africains, notamment l'IRA (Institut de la recherche agronomique du Cameroun), pour permettre, en particulier à leurs ressortissants stagiaires, d'inaugurer des tests précoces de sensibilité à la pourriture brune des cabosses sur organes autres que les cabosses (sur disques de feuille notamment).

### Activité « Films »

La finalisation des deux films en 16 mm, un sur le café, le second sur le cacao, allait, dès mon arrivée à Montpellier, m'occuper un bon moment !

En ce qui concernait le film *Caféculture en Afrique*, les prises de vues faites au Cameroun (1973-1976) et celles complémentaires réalisées lors de mon passage en Côte d'Ivoire (1975), me permettaient d'entamer un montage définitif. Ceci allait enfin plaire, et de beaucoup, à notre directeur général, à l'époque René Coste, expert mondial incontesté des cafés et caféiers (*Les caféiers et les cafés dans le Monde*, 3 volumes édités par G.P. Maisonneuve et Larose, Paris, 1954-1960) et qui plus est, commanditaire et producteur du film. Surtout que je possédais enfin un scénario sérieux établi par Emile Max Lavabre, à l'époque notre entomologiste en chef à la direction générale à Paris, 34 rue des Renaudes dans le 17<sup>e</sup> arrondissement : personnage haut en couleurs, auteur d'ouvrages en agronomie africaine, et bien entendu sur les insectes nuisibles du caféier et du cacaoyer (*Les mirides du cacaoyer*, G.P. Maisonneuve et Larose, Paris, 1977), mais aussi et à notre grande surprise sur des personnages ayant marqué l'histoire française (*Robespierre, premier saint laïque de la République*, édité par Rouvière frères, Montpellier, 1988).

Puisque j'avais filmé en négatif couleur, il me fallut découper une copie en positif couleur, appelée « copie de travail », plan par plan, tout en identifiant à la visionneuse les séquences les concernant dans des thèmes définis par le scénario et en attribuant à ces plans un numéro d'ordre dans chaque séquence, puis les suspendre à une sorte de portoir (que je m'étais fabriqué). Ce travail identitaire des séquences relatives aux thèmes pour chacune des deux plantes me prit pas mal de temps, environ 2 mois ou plus pour chaque film, et, évidemment, toujours en alternance avec les occupations serres à Maurin... Mais le plus long, un an environ à une année et demie, fut le montage *in fine* des thèmes, l'un après l'autre, suffisamment longs pour permettre une synchronisation avec les commentaires (en alternance, une voix de femme, une voix d'homme) et, si nécessaire, avec un bruitage adapté, chants d'oiseaux ou chants d'ouvriers – comme ce fut le cas au Cameroun anglophone, en langue *pidgin* à l'adresse du « ... white boy, white boy !!... » qui les filmait –, bruits d'arbres abattus lors des débardages forestiers, de machines ou de tronçonneuses, de divers instruments de musique... A Montpellier, ce travail de montage, pellicule et son, fut facilité par l'intervention d'un professionnel de la *Leda Film Production* avec qui, une fois que la « copie de travail café » en positif fut prête en bonne et due forme sur sa table de montage, nous passâmes au montage avec l'original négatif. La durée de projection du film définitif fut établie à 52 minutes (photo n° 7) et la Première eut lieu à Paris devant un gotha de personnalités diverses et me valut, après la projection, une boutade amicale du professeur Jean Chevaugéon pour me rassurer devant ma mine inquiète face aux réactions attendues des spectateurs, experts en caféiculture. Ce film fut aussi présenté en décembre 1977, à Abidjan, au 8<sup>e</sup> Colloque de l'Asic (Association scientifique internationale du café).

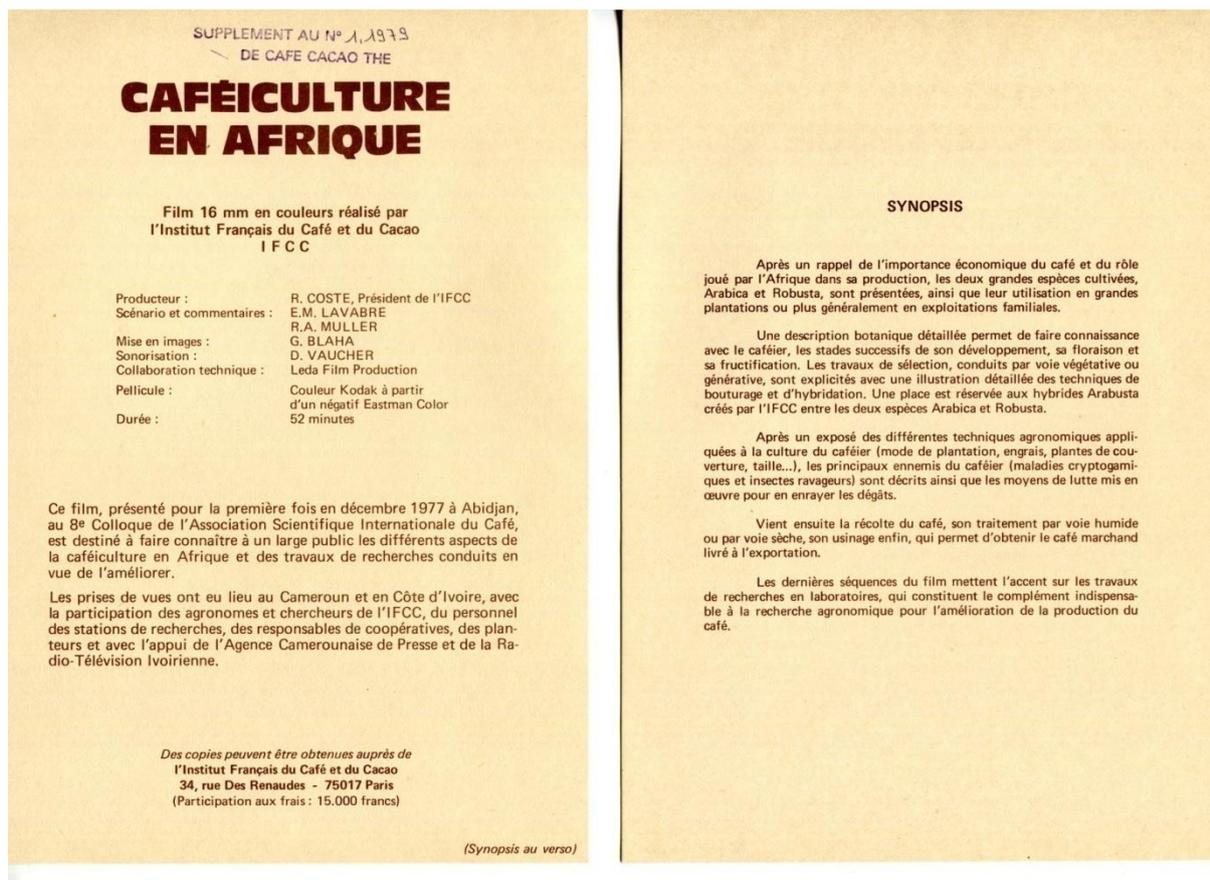


Photo n° 7 : Annonce et synopsis du film sur le café.

Afin de réaliser une série de prises de vues complémentaires destinées au film sur le cacao, je fus chargé de me rendre, de la mi-octobre à la mi-novembre 1978, en Côte d'Ivoire et au Togo par Jean Braudeau, notre nouveau directeur général (René Coste, ayant alors été nommé président de notre institut, à la suite de l'ex-ministre Pierre Abelin). C'était, en quelque sorte au cours de cette mission, finir de réaliser, quasiment et nécessairement de bout en bout, le film sur le cacao entamé au Cameroun (Cf. Chapitre II).

Une fois la mission réalisée (Cf. Echappées outre-mer : Côte d'Ivoire, III Clv), et de retour à Montpellier, une carte géographique monumentale a servi de prologue pour situer l'origine et l'utilisation du chocolat par les Aztèques au Mexique avant l'occupation espagnole, puis, pour suivre l'extension de la culture du cacao en Amérique du Sud et son introduction en Afrique occidentale au cours du XIX<sup>e</sup> siècle : pour permettre plus de compréhension, Nicole Fautrat (secrétaire) et Jean-Jacques Perriot (technologue) suivaient, avec le commentaire, ces itinéraires sur la carte en question. En épilogue, analyses, préparation et dégustation d'échantillons de chocolat, se firent à l'aide des collègues chimistes (Dominique Gueule, Michel Barel, Gérard Fourny et Jean-Claude Manez) après approbation de François Challot, Emile Cros, Bernard Guyot et Jean-Claude Vincent, staff de ce même laboratoire IFCC de chimie-technologie à Montpellier.

La découpe d'une « copie de travail cacao » en positif couleur et la mise en ordre des thèmes et de leurs différentes séquences selon le scénario général, avec une répartition numérotée des plans dans chaque séquence sur le portoir, se firent comme pour la copie café : l'expérience acquise à cette occasion me permit d'aller plus vite pour passer au montage sur la pellicule en négatif ainsi qu'aux sonorisations avec le professionnel de la *Leda Film Production* à Montpellier. Les rushes, les prises de vues ratées ou tout simplement non utilisées, allaient être nombreux.

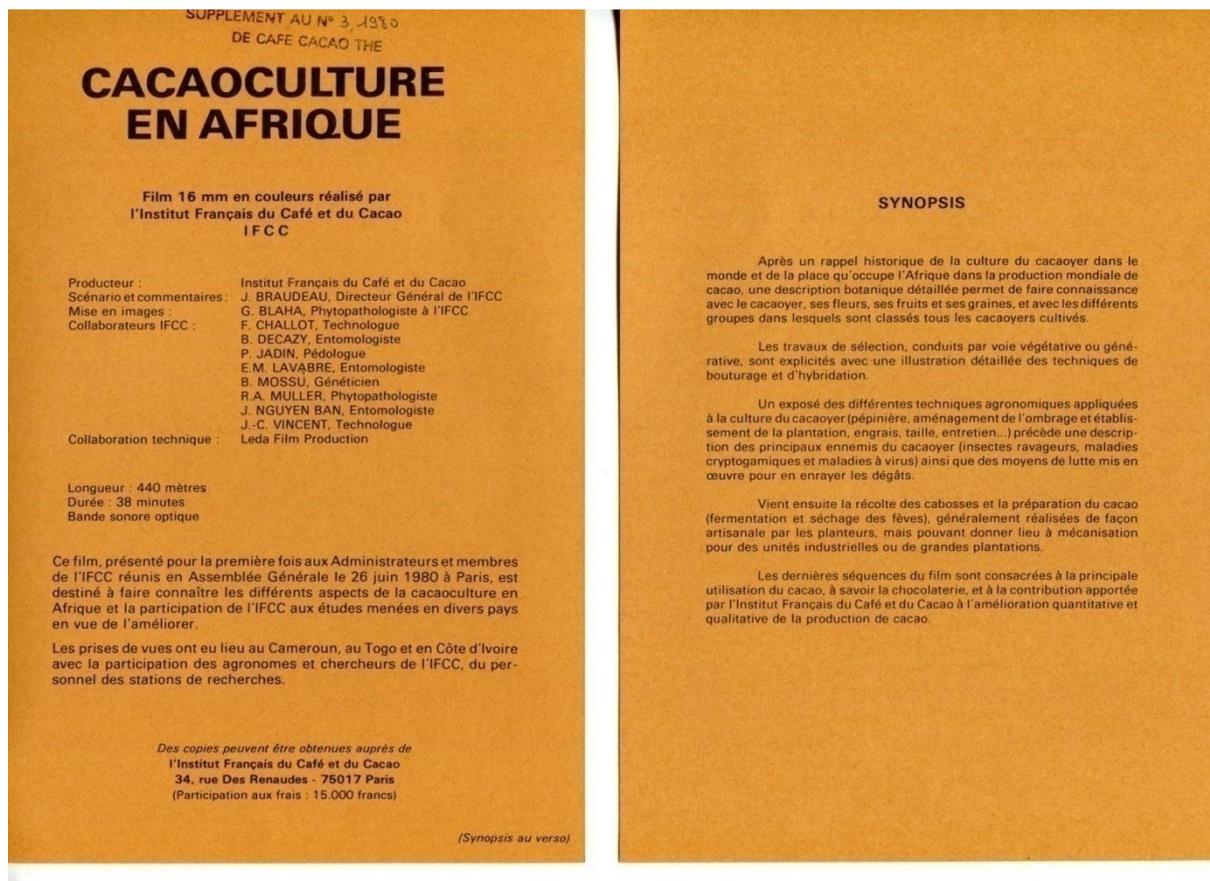


Photo n° 8 : Annonce et synopsis du film sur le cacao.

Quoiqu'il en soit, le film définitif *Cacaoculture en Afrique*, d'une durée de 38 minutes fut terminé en moins d'un an (photo n° 8) et fut projeté pour la première fois le 26 juin 1980 à Paris aux administrateurs et membres de l'IFCC réunis en assemblée générale. Il fut également présenté, en 1981, à l'Université de Riverside (Californie) lors d'un symposium international sur les *Phytophthora* auquel je participai.

Les deux films furent ensuite largement projetés aux étudiants français et étrangers en stage au Gerdat/Cirad à Lavalette, au Cnearc (Centre national d'études agronomiques des régions chaudes) et à l'Institut méditerranéen, ceci à l'occasion des cours que l'on nous demandait de présenter en agronomie tropicale parallèlement à une diffusion de nos activités de recherches.

Le souhait de notre président-directeur général, René Coste, se trouvait exhaussé : disposer enfin de supports cinématographiques retraçant fidèlement les étapes successives conduisant des différentes phases de développement de la plante au produit fini, l'un pour le café, l'autre pour le cacao et le rendre satisfait au plus haut point.

### Activité « Stagiaires »

Cette activité a occupé la majorité de ma présence physique à Montpellier, mon quota en stagiaires ayant été plus que conséquent : encadrement de stagiaires français (*Phytophthora* du cacaoyer) et étrangers, camerounais (*Colletotrichum* du caféier et *Phytophthora* du cacaoyer), gabonais (*Phytophthora* du cacaoyer), cubain (*Phytophthora* du cacaoyer), mexicain (*Phytophthora* du cacaoyer et du cocotier), béninois (*Pythium* de la tomate) ; étudiantes : ivoirienne (*Phytophthora* du cacaoyer), santoméenne (*Phytophthora* du cacaoyer), philippine (*Phytophthora* du cocotier), brésilienne (*Botryosphaeria* du cocotier), colombienne (rouille du caféier).

Précisons que l'ensemble de cette « implication stagiaire » a été, le plus souvent, satisfaisante, tant sur les résultats attendus que sur l'enthousiasme individuel des candidates et candidats, au cours ou à l'issue des stages (photo n° 9). Plusieurs diplômes d'ingénieur en agronomie tropicale (Cnearc et Ensa-Montpellier), ou des mémoires de 3<sup>e</sup> cycle (faculté des Sciences de Montpellier) et thèses de doctorat (à Toulouse, Institut polytechnique et Faculté des Sciences Paul Sabatier) ont pu être ainsi soutenus. De l'amertume ou de l'insatisfaction ont été peu ressenties quoique utile pour envisager une amélioration ou une réorientation dans des étapes de recherches qui n'avaient été qu'abordées.



Photo n° 9 : Le Cirad à Montpellier, centre de Lavalette, phytopathologie IRCC, labo 25, bât. 2, (1984).

De gauche à droite : Françoise Métivier, technicienne Cirad, Joséphine Ibarra, stagiaire *Phytophthora* du cacaoyer, Ivoirienne, Daniel Biéysse, assistant IRCC, Claude Hérail, assistante IRCC, Brigitte Zacarias, secrétaire IRCC, German Moreno Ruiz, stagiaire rouille du caféier, Colombien, Josiane Vierne, secrétaire IRCC, Joseph Biyoghe, stagiaire *Phytophthora* du cacaoyer, Gabonais et Martha Lucila Garcia Garcia, stagiaire rouille du caféier, Colombienne.

Il y a eu toutefois, au cours de cette période 1976-1996, des avancées certaines en ce qui concerne, d'une part, une amélioration dans l'identification des différentes espèces responsables à travers le monde de la pourriture brune des cabosses du cacaoyer, et d'autre part, une tentative de mise au point d'un test précoce de sélection des plants les moins sensibles à la maladie, notamment en pratiquant des infections artificielles sur le limbe foliaire de cacaoyer. C'est ainsi que l'introduction, dans notre laboratoire de phytopathologie, des méthodes d'électrophorèses sur le matériel fongique – comme cela se pratiquait sur du matériel végétal dans le laboratoire de génétique de Claire Lanaud au Cirad –, innova une nouvelle approche pour différencier les espèces de *Phytophthora* susceptibles de parasiter le cacaoyer et le cocotier : l'identification spécifique en termes de génotypes dans le genre *Phytophthora* fut confirmée à l'aide des profils iso-enzymatiques (ou zymogrammes) avec les PGI (phosphoglucose isomérase) et la différenciation intraspécifique au niveau des oxydoréductases parmi lesquelles les MDH (malate déshydrogénases) et les ICD (isocitrate

déshydrogénases). Ces résultats me valurent, lors de leurs présentations à la 10<sup>e</sup> Conférence internationale sur la recherche cacaoyère tenue en République dominicaine en 1987, les *congratulations* du pape des *Phytophthora*, le professeur George Zentmeyer, de l'université de Riverside en Californie. L'étude de ces marqueurs génétiques par électrophorèse allait se poursuivre avec nos stagiaires diplômants ainsi qu'à l'étranger, notamment à Riverside et au Royaume Uni. L'obtention des profils des différents allèles allait mettre un terme en quelque sorte aux controverses en vigueur depuis plusieurs décades autour des seuls caractères morphologiques adoptés jusque-là et toujours difficiles à mettre en œuvre pour tenter d'identifier les espèces responsables de la pourriture des cabosses et de là, à toutes les espèces du genre *Phytophthora*. Les marqueurs génétiques obtenus à partir de l'ADN, en premiers avec les RFLP, n'allaient pas tarder à prendre la relève et ce, de façon définitive. En ce qui concernait les tests utilisant des organes du cacaoyer autres que les cabosses pour tenter d'aboutir à une sélection du matériel végétal hybride pas encore en production, l'infection expérimentale sur disques de feuille, bien que difficile à réaliser, paraissait être le meilleur choix, en raison des similitudes entre surface des limbes foliaires et surface des cabosses constatées par microscopie électronique. La méthode, à l'initiative de notre laboratoire de Montpellier, allait devoir se perfectionner, prendre un aspect quasi industriel et faire partie intégrante de projets internationaux concernant la « résistance » du cacaoyer à la pourriture brune.

Mais le but recherché auprès de nos stagiaires était en premier lieu de leur faire connaître les techniques mycologiques de base et surtout de leur inculquer une discipline dans l'approche de l'identification, la conservation et l'utilisation des agents phyto-pathogènes dans le cadre d'un sujet de recherche donné. De plus, en ce qui concernait les études proposées, leur coordination se voulait atteindre des objectifs communs : une meilleure connaissance des relations hôte-parasite, de façon, d'une part, à mieux comprendre les caractères physiologiques de sensibilité aux maladies, et d'autre part, arriver à sélectionner un matériel hybride non encore entré en production par des tests de sensibilité précoces les mieux adaptés, notamment avec le cacaoyer. C'est, de toute évidence, cette situation du Cirad en dehors des zones de production qui permet, en toute sécurité phytosanitaire, des approches semblables, comparatives et pluri-parasitaires. J'ajouterai que la rencontre et le travail partagé avec les stagiaires m'ont été comme les meilleurs préludes pour effectuer des missions dans leur pays d'origine.

### Activité « Echappées outre-mer »

Comme je l'ai précisé au début de ce chapitre III, mon activité *extra muros* s'est accompagnée de nombreuses échappées outre-mer : beaucoup de courtes durées, que je ne manquerai pas de mentionner en conclusion de mes souvenirs dans mon chapitre *Epilogue*, alors que dans ce chapitre III, je n'évoquerai que mes séjours de plus longue durée, deux à plusieurs semaines, dans cette rubrique *Echappées outre-mer*.

Des missions ou colloques outre-mer m'ont donc amené à aller dans sept pays, une fois ou à y retourner plusieurs fois. Dans ce chapitre III, je relate ces voyages qui ont eu pour effet à la fois une stimulation professionnelle et un enrichissement intellectuel personnel, accompagnés d'une découverte à travers le monde de ces sept pays, fabuleux, si différents les uns des autres. Il me plaira tout particulièrement de les évoquer par le biais de photographies groupées pour chacun d'eux en une « Illustration », à cliquer à la demande pour une invitation au voyage afin de découvrir ou de redécouvrir des régions exceptionnelles.

- La première échappée outre-mer consista à aller une nouvelle fois en Côte d'Ivoire, en 1978, une quinzaine de jours pour des prises de vues encore manquantes, indispensables pour réaliser pleinement le film sur le cacao : en plus de son côté filmique indispensable, cette première mission depuis Montpellier allait se révéler extrêmement riche au point de vue documentaire par son contact directe avec le terrain, autour de la plante, le cacaoyer, et avec des acteurs incontournables, les agronomes en charge de son amélioration :

▼ « Illustration Côte d'Ivoire : III Clv »

Pour les six autres pays, les déplacements prirent un caractère beaucoup plus professionnel (en phytopathologie, sur cacaoyer majoritairement), avec comme objectifs, en résumé :

- diagnostic sur la (ou les) maladie(s) et prospection de spécimens pour l'identification du (ou des) agent(s) pathogène(s) responsable(s);
- évaluation des risques encourus à courts ou à longs termes en monoculture ou en cas d'associations;
- études à mener, accompagnées d'un transfert de méthodologies (en épidémiologie, écologie...) et d'un suivi ou d'une collaboration directe avec le Cirad;
- besoins nécessaires sur place, en personnel, en équipement de laboratoire, et définir si possible des séjours de stagiaires au Cirad à Montpellier et leur financement ;
- lors de colloques, bilan des résultats obtenus, synthèse et propositions.

Les demandes allaient venir :

- d'Amérique centrale et des Caraïbes : Mexique, Cuba; d'Afrique : São Tomé et Gabon; d'Asie insulaire : Philippines et Indonésie.

Les problèmes rencontrés, spécifiques ou communs aux pays expertisés, m'ont permis d'acquérir une connaissance plus élargie, car internationale, concernant les causes de pertes et leurs conséquences (notamment la variabilité tant géographique qu'environnementale de l'impact pourriture à *Phytophthora* sur cacaoyer). Les comptes rendus, chaque fois rédigés avec la plus grande attention et toujours abondamment illustrés, ont été un exercice intellectuel et scientifique incomparable sans nul autre pareil ! La remarque à signaler ici est qu'en général leur impact immédiat n'a suscité, en retour, aucun effet de critiques, ni de commentaires de la part des décideurs. Une satisfaction devait avoir lieu souvent plus tardivement par la réalisation de travaux en collaboration sur plusieurs années dans les pays concernés (São Tomé, Cuba) ou par une présence « diplômante » à Montpellier de plusieurs stagiaires (camerounais, gabonais, cubain, mexicain...).

Ces missions eurent lieu :

- Au Mexique, à la suite d'une coopération franco-mexicaine CONADECA-IFCC, une mission du 03 septembre au 10 octobre 1979 :

▼ **Illustration Mexique : « III Mex »**

- A Cuba, à la suite de quatre missions : deux en 1985 (13 juillet-04 août, 14-23 décembre), suivies d'une mission en 1987 (08-23 décembre) et d'une dernière en 1988 (21 août-05 septembre). Ma première mission à Cuba a entraîné la réalisation d'une étude épidémiologique et un suivi effectué sur trois années consécutives :

▼ **Illustration Cuba : « III Cuba »**

- Au Gabon, à la suite de deux missions :

- du 15 novembre au 5 décembre 1982 pour une prospection d'isolats de *Phytophthora* à travers les régions gabonaises productrices de cacao;
- du 19 au 30 mai 1989 pour confirmer ou non la présence de pourridiés (plantation de Njolé à Koulamoutou, province de l'Ogoué-Lolo) :

▼ **Illustration Gabon : « III Gabon »**

- A São Tomé, à la suite de trois missions :

- deux premières missions, du 06 mai au 05 juin, et, du 07 au 26 octobre 1985, pour la mise en place et le suivi d'une étude « épidémiologique pourriture brune des cabosses » dans différents écosystèmes (basse, moyenne et haute altitudes) ;
- une mission du 17 juillet au 02 août 1990 dans le cadre du Projet Poto comportant une assistance technique permanente du Cirad-CP, filière cacao :

▼ **Illustration São Tomé : « III ST »**

- Aux Philippines, à la suite d'une mission, du 03 au 24 décembre 1987, que je présente d'une façon globale par un texte suivi de cinq fichiers de photographies ayant pour but de couvrir l'ensemble de la mission :

- une prestation sous forme d'un séminaire ou workshop tenu au PCARRD à Los Baños sur l'approche et les méthodologies de l'IFCC/IRCC en défense des cultures café et cacao, soit un premier fichier d'illustrations à visionner après le texte, « *III Phil* : Luzon-Los Baños » ;

- une inspection des principales zones productrices en cacao et en café, sur l'île de Luçon (*Luzon*) et sur celle de Mindanao, deux grandes régions différentes séparées par les innombrables îles du Visayas. Soit quatre autres fichiers d'illustrations à visionner à la demande toujours après le texte : « *III Phil* : Luzon-Baguio », « *III Phil* : Visayas-Cebu », « *III Phil* : Nord-Mindanao » et « *III Phil* : Sud-Mindanao » :

▼ **Illustrations « Mission Philippines 87 »**

- En Indonésie, au cours de deux colloques, un à Java (Lembang, 1987), le second à Sulawesi, ex-Célèbes (Manado, 1992) :

▼ **Illustrations « Colloques en Indonésie »**

En conclusion, tout en assurant notamment aux missions m'étant confiées un déroulement professionnel adapté, comment ne pas se souvenir, bien entendu, de pays aux attraits touristiques si différents, tout en découvrant les gens qui y habitent et, s'il le faut très vite, n'en retenir qu'une phrase pouvant les caractériser, eux et leur culture, c'est présomptueux, difficile mais, pourquoi pas, possible :

- le Mexique : particularités culinaires allant jusqu'à modifier le goût du chocolat par des épices ;

- les Philippines et l'Indonésie : la gentillesse des gens et leur habileté et ingéniosité à utiliser les produits de la terre et de la mer dans le respect de la nature ;

- le système D, comme on le dit vulgairement pour une débrouillardise, n'est pas que français, il est cubain, et avec lui, il est vital au quotidien ;

- et par-dessus tout, retenir la ténacité et l'abnégation du peuple noir africain.

Partons une nouvelle fois en voyage dans des pays en espérant que curiosité et dépaysement restent et resteront inaltérables...